

Naïm Kattan et la promesse de « l'Autre Amérique »

Linda Fasano

Université de Salerno, Italie

L'écrivain francophone Naïm Kattan, « animateur de la vie culturelle au Québec et au Canada depuis quarante ans » voit de plus en plus s'accroître sa renommée de « passeur » culturel entre l'Orient et l'Occident, entre le Vieux et le Nouveau Monde », (Kattan, *Québec Amérique* en ligne). Il confirme donc son statut de « migrant de l'interculturel » qui cultive l'altérité depuis toujours, afin de renforcer et réinventer continuellement son identité, une identité qui résume judéité, arabité et francité sans jamais en abimer l'une ou l'autre couche culturelle (Olivier 126).

Il est en d'autres termes un exemple excellent du pluralisme culturel dont le Canada se fait porte parole depuis les années 1970 par sa politique biculturelle, multiculturelle et interculturelle. Son excellente carrière diplomatique le voit s'affirmer comme chef du *Service des Lettres et de l'Édition* et directeur associé du *Conseil des Arts du Canada*, dont il a été en effet le pilier depuis sa naissance en 1957 et jusqu'aux années 1993 (Vanasse 5-7). Il devient aussi rédacteur à la *Commission Royale d'Enquête sur le Bilinguisme et le Biculturalisme* en 1969 tout en assumant un rôle fondant dans la construction de la pensée et de la politique multiculturalistes, c'est-à-dire de « l'évolution graduelle vers l'acceptation de la diversité ethnique comme aspect légitime et indissociable de la société canadienne » (Dewing).

Kattan est en d'autres termes l'incarnation de la « mosaïque canadienne » qui – contrairement à la politique du « creuset » ou du « melting pot » encore dominante semble-t-il aux États-Unis (Vallée) – incite le dialogue et l'intégration ethniques, linguistiques et religieuses entre les presque deux cent nationalités et ethnies différentes qui peuplent le Canada.

Dans ce pays, Kattan compte sur « l'autre Amérique » – l'Amérique francophone – pour réaliser cette polyphonie pluriculturelle :

À ce moment de notre histoire, nous nous trouvons, nous Canadiens, dans une position privilégiée dont découle une responsabilité. Nous vivons l'Amérique mais c'est une autre Amérique que nous proposons. Cette alternative, ce choix, enlève à l'Amérique majoritaire ses certitudes faciles qui conduisent à la solitude et mènent à la décadence. Nous sommes les tenants de la francophonie et c'est à nous d'affirmer la richesse de la diversité. C'est là que nous atteignons le point de ralliement. Nous lançons un appel au pluralisme et à l'échange. (Kattan, *L'autre Amérique*)

L'écrivain réclame une « francopoliphonie » (Van Schendel 149-162) qui ne s'arrête pas à son berceau américain, le Québec, mais le dépasse en faisant dialoguer toutes les francophonies américaines et mondiales entre eux et avec les autres couches linguistiques et culturelles à la fois du Vieux et du Nouveau Monde. Dans ses entrevues et dans son ouvrage éclectique – pièces théâtrales, romans, nouvelles et essais – il invite à « célébrer le français comme langue des Amériques » qui à son avis n'a jamais été « une simple langue d'immigrants ». Au Canada, dit-il « le français est un fait de civilisation et surtout l'expression d'une culture vivante » qui domine au Québec, se relance en Ontario autant qu'en Acadie et « imprègne d'une manière souterraine, parfois imperceptible toute l'Amérique » en affirmant surtout sa valeur contestatrice de l'hégémonie anglophone (*L'autre Amérique*). À son dire, le français ne met pas en question l'anglais, mais conteste sa domination, sa présence unique qui empêche la création d'une « somme non nulle » des savoirs et des cultures¹. Le français est donc l'expression « d'une culture autre, différente et aussi riche et qui fonde la diversité » (*L'autre Amérique*).

Kattan insiste sur la prise de conscience et la reconnaissance du « privilège du Canada » de « reconnaître la double présence, la diversité en son sein » (*L'autre Amérique*). L'écrivain s'est en fait enraciné dans la ville québécoise la plus cosmopolite du Québec – Montréal – qu'il définit dans son essai *Les villes de naissance* comme sa troisième « ville de naissance » (80)

¹ Patrick Imbert utilise cette expression dans sa conférence inaugurale du colloque sur le brassage des cultures.

après Bagdad et Paris : cette ville « mosaïque » (Royer 8) – il le dit dans la plupart de ses essais et de ses entrevues – lui rappelle la Bagdad multiculturelle d'antan et devient bientôt le lieu de la conciliation entre la mémoire du passé oriental et la promesse de l'avenir occidental de l'Amérique (Kattan, *La mémoire et la Promesse*). Son essai *La mémoire et la promesse* est centré sur cette démarche conciliatoire que Kattan aborde dès sa première œuvre – son célèbre essai *Le réel et le théâtral* – où il questionne la possibilité et la nécessité soit personnelle soit collective de concilier le « discours arabe » et le « discours occidental » c'est-à-dire les deux principaux modèles de perception du monde, le théâtral de l'Occident et la « franchise » de l'Orient, la médiation « adjectivée » du français et le statut iconographique de l'arabe (*Le réel et le théâtral* 174)². Cette conciliation des deux mondes se rend nécessaire pour « surmonter l'exil » (Ivi 171) et permettre de garder son essence identitaire originaire dans la migration de la culture et de l'écriture:

Il me restait la possibilité d'intérioriser l'Orient, d'en faire un royaume personnel, ni rêve ni illusions, mais un lieu privilégié où le rapport avec le réel devient présence à l'immédiat, disposition au spontané. (Ivi 185)

Kattan a donc trouvé dans la littérature – dans presque toutes ses déclinaisons – le refuge de son Orient : dans ses œuvres il ne manque donc jamais de garder la mémoire des origines moyennes orientales, en plus d'enquêter la condition du migrant, son désarroi identitaire qui provoquent terreur, frayeur et insécurité, et de décrire sa mouvance géo-temporelle vouée à la réalisation de la promesse d'une vie meilleure et d'une identité plurielle.

Ce sont surtout les trois premiers romans de Kattan qui posent les bases de son esthétique pluriculturelle. On reconnaît en effet dans cette trilogie romanesque fondante son parcours de migrance géo-identitaire qui n'arrive à la réalisation de la promesse mythique de la réussite américaine qu'après un long apprentissage culturel, linguistique et religieux :

² « L'arabe, langue où la conceptualisation est d'emprunte, ne sait pas faire usage de l'adjectif, puisqu'il est étranger à son génie. C'est la langue du nommé et du non qualifié. L'image remplace l'adjectif et quand celui-ci existe il n'a jamais la précision qu'il possède dans les langues dérivées du grec et du latin ».

Puisant aux grands archétypes mythiques de la Bible, soucieux de mettre sa quête à la fois candide et désespérée au diapason du chant coranique et de la mystique talmudique, Naïm Kattan essaie de formuler en termes modernes, américains et montréalais, la promesse qui autrefois fut faite à un peuple qui vécut vingt-cinq siècles à Babylone avant d'en être chassé. Cherchant à comprendre les causes et l'étendue de l'échec de l'Amérique à réaliser la promesse biblique qui lui a donné naissance, Kattan, à mesure que son œuvre progresse, semble l'investir de cette patience qui n'appartient qu'aux visionnaires et aux prophètes, celle qui dans l'absurde et le désespérant cherche à lire les signes de l'espoir. (Simard 33)

Dans son parcours migrant, qui remonte bien plus loin qu'au Nouveau Monde des premiers migrants du XVI^e siècle, Kattan trouve en effet plus de doutes que de certitudes en remarquant moins l'univocité du « Je » et de l'« Autre », qu'une pluralité qui contient à la fois l'identité et l'altérité, l'ici et l'ailleurs. Dans *Le Réel et le théâtral*, les mots « ici » et « ailleurs » sont utilisés souvent dans un double sens, qui est à la fois géographique, temporel et culturel: l'ici et l'ailleurs correspondent alors au maintenant et à l'auparavant, au moi et à l'autre identitaire : « J'étais à la croisée des chemins, me demandais où se situait l'ici et où se trouvait l'ailleurs » (53).

Son « émigressence » (Cf. Bouraoui, *Émigressence*) lui permet donc de rester dans « l'entre-deux » ou dans « l'entre trois » culturel (Bouchard 180)³ :

Ainsi le Québec trouverait sa vocation naturelle en récusant les chimères des deux mondes qui de toutes manières lui échappent et en se constituant comme culture des interstices, en recherchant son monde interpole par des chemins obliques. Un tiers-monde en effet, mais moins par sa pauvreté que par son excentricité. (Ivi 82)

Dans ce sens-là, Kattan est tout à fait excentrique : sa vie de migrant et sa poétique du nomadisme et de la mouvance des cultures lui permettent en d'autres termes de dépasser les « identités racine » et imposer des « identités relation » qui, à l'instar du *Tout monde* d'Édouard Glissant,

³ Gérard Bouchard remarque l'apport fondamental de la mouvance migratoire à la croisée des cultures et à la formation de cultures et d'identités interstitielles.

luttent contre l'homologation et la mondialisation en affirmant plutôt la mondialité, c'est-à-dire l'« attention à la parole multiple des peuples, à la pluralité des langues, à la diversité de leurs modes d'expression artistique, de leurs façons de penser et de leurs formes de vie » (Lebrun).

Le « tout monde » kattanien se reconstruit en suivant d'abord les traces autobiographiques éparées dans sa trilogie romanesque qui commence avec son célèbre roman *Adieu Babylone*. Ce roman est à la fois un texte de formation et « d'éducation qui raconte les ardentes découvertes littéraires, culturelles et amoureuses d'un narrateur adolescent ». Il est aussi un texte exotique qui illustre le monde oriental et un texte historique « car il veut faire l'histoire et participer activement à la création d'un état irakien au moment où le nationalisme arabe et la naissance d'Israël exacerbent un sentiment anti-juif qui ne peut aboutir qu'au départ » (Simard 35).

L'évocation de l'ancienne Babylone de Nabuchodonosor – la ville de la première diaspora juive – se mêle donc à l'histoire de l'enfance et de la jeunesse du narrateur qui est en fait le double de l'auteur, malgré l'absence « d'un pacte autobiographique ni la moindre indication sur une possible identité auteur-narrateur » (Simard 35). Michel Tournier, dans sa préface à l'édition française, le qualifie comme « livre de souvenirs » (10), mais il ne faut pas oublier qu'il s'agit « d'autofiction », c'est-à-dire de « fiction d'événement et de faits strictement réels » (Dobrovsky 16). Bref, la réalité historique s'enrichit souvent de l'imaginaire, de la fiction surtout dans les descriptions des différentes étapes de la vie sentimentale et érotique de tous les avatars narratifs kattiens.

Les histoires de couples qui abondent surtout dans les romans et les nouvelles de Kattan sont en effet le symbole de son chemin identitaire dont *Les fruits arrachés*, son deuxième roman, en illustre la deuxième phase : la phase du déracinement. De la description qu'*Adieu Babylone* fait des joies et des douleurs, des déceptions et des espoirs à la fois individuelles et collectives de la communauté juive irakienne, de sa persécution pendant le *Farboud* et de sa dispersion vers l'État d'Israël⁴, Kattan illustre

⁴ Kattan n'avait que treize ans lorsque l'Irak a vécu son premier grand massacre antisémite.

ensuite sa condition de déraciné dans son nouveau pays de migration – la France – et dans son premier Nouveau Monde qu’il venait juste de connaître, l’Occident européen. Dans ce roman que Simard définit « roman de l’identité perdue » (38), Kattan raconte en effet la désarticulation de l’identité, celle que l’auteur avait dans son pays, celle qu’on lui avait arrachée et qu’il cherchait à retrouver à l’Occident. D’une part, ce texte ne cesse pas de décrire, ainsi que tous les ouvrages de Kattan, le déchirement entre Orient et Occident, les contradictions de ces deux mondes opposés. Il raconte surtout le statut d’apatride dans lequel le jeune Irakien se trouve après la déclaration de l’État d’Israël tout en remarquant aussi l’hostilité croissante de la ville de Paris envers les Juifs à cette époque-là. Dans *Les fruits arrachés*, Kattan illustre donc la difficulté de sa « seconde naissance » (Kattan, *naissance* 71). D’autre part, Paris représente le rêve, l’ouverture :

La France m’apparaissait comme la seule, l’unique détentrice du secret du seul, du véritable Occident [...]. Paris a été l’ouverture au monde [...]. Paris s’imprimait dans ma mémoire non comme lieu de passage, mais comme ville de seconde naissance. (Ivi 71)

Toutefois la capitale française qu’il rêve pendant sa jeunesse irakienne ne correspond pas à la ville qu’il découvre. Dans *Les Fruits arrachés*, elle est décrite en fait comme « ville déserte, le décor inanimé et indifférent ». En effet, dans le Paris de l’époque il n’y atteigne qu’une intégration partielle que ce roman témoigne à travers le récit d’une recherche amoureuse inaccomplie et le malaise du métier de journaliste que le personnage-auteur ajoute à son éclectisme professionnel. Dans ce roman, la quête identitaire et la recherche d’une position sociale passe en effet à travers la métaphore de la rencontre amoureuse, de son expérimentation continuelle et de son changement perpétuel : son double romanesque, Meïr, ne sait pas choisir une passion, un amour et ne peut pas être librement soi-même. Il utilise plutôt un pseudonyme français pour cacher son identité irakienne et juive pour se défendre de la grande hostilité envers les Juifs que l’histoire a heureusement apaisée⁵.

⁵ À présent, Kattan a complètement vaincu ce statut incertain et dangereux : dans un récent entretien qu’il m’a poliment accordé il m’a dit qu’il vit en fait tranquillement six mois de l’année à Paris.

La suite des passions françaises du héros est en d'autres termes indicative du déraillement identitaire que le jeune Irakien vit au début de son ouverture à l'Occident : « la recherche du pays est [...] tout au long médiatisée par des figures féminines » (Simard 42) : Halina, la Polonaise qui vit comme lui une condition d'exil ; Maxie, l'hollandaise à la beauté nordique, « la blonde réponse au fantasme oriental » (Ivi 40). Anne représente l'ambiguïté du désir et du refus de l'intégration à la société française. Ce deuxième roman de Kattan marque donc la période de transition traumatique d'un monde à un autre qui caractérise aussi ses premières années au Canada.

La Fiancée promise, son troisième roman, fait retrouver le même protagoniste des *Fruits arrachés* aux prises avec la recherche d'un travail et d'une intégration socio-identitaire dans la terre par excellence de la réussite mythique. Il n'y trouve toutefois que la promesse : la fiancée promise qu'il cherche est métaphoriquement la réhabilitation identitaire qu'il va graduellement construire à Montréal, endroit qui devient depuis 1954, sa troisième ville de naissance qui à l'époque n'est qu'une « Ville chantier, cité inachevée, en perpétuelle mutation » (Kattan, *Les Fruits arrachés* 10) que l'homme de Bagdad a vu croître et évoluer au fur et à mesure de son adaptation canadienne. Concrètement, son double littéraire ne fait que passer d'une précarité professionnelle à l'autre et surtout d'une passion amoureuse à l'autre.

Une série de femmes entre dans sa vie et lui offre réconfort : Magda, la serveuse hongroise qu'il rencontre dans la pension où il vit ses premiers jours canadiens, lui donne sa chaleur humaine qui le protège du froid de l'hiver et de sa solitude. Rose, la petite Irakienne, lui fait sentir son Orient très proche. Il y a aussi Évelyne, la Juive polonaise qui représente le milieu cultivé de McGill tandis qu'Hélène lui montre la solidité économique et sociale des Canadiens anglais. Avec Diane, la Canadienne française de Trois-Rivières, le confort et l'aise culturels qu'il retrouve sont enfin perdus lorsqu'elle part pour étudier à Paris (Cf. Kattan, *La Fiancée promise*).

La femme que l'auteur écrivain semble enfin choisir est une déracinée comme lui : tous les deux partagent le sentiment du transitoire, de la

démarche, de l'indéfini. En effet, Claudia, voilà son nom, ne cherche pas à définir Meïr, à l'encadrer à un groupe ethnique, social ou religieux précis et simple puisqu'elle-même n'a pas une identité définie : elle est une francophone originaire de Bruxelles qui n'est ni juive ni vraiment catholique, elle est plutôt communiste et vit sa spiritualité à sa guise. Son métier « médiateur » de traductrice dans une banque, s'ajoutant au caractère transitoire de son identité, l'apparente particulièrement à Meïr qui trouve avec elle une entente sans précédents. D'après Ivi, « Nous nous retrouvons dans un territoire neutre et nous éprouvons la même hésitation à franchir la frontière pour atteindre le seuil de l'intimité. Nous agissons comme un couple qui a déjà traversé toutes les étapes de la conscience des corps et du coup les mots devenaient superflus » (205).

Chacune des femmes que Meïr/Naïm rencontre représente en effet une facette socioculturelle, linguistique et ethnique de la ville mosaïque et du monde multiculturel qu'il va cultiver de plus en plus pendant sa « migrance » et son émigrance américaine : hongroise, irakienne, polonaise ; canadiennes, anglophone, francophone d'Amérique ou d'Europe ne sont que des composantes de l'univers humain de Naïm Kattan qui est depuis toujours multiculturel et transculturel.

Dans ses dernières œuvres et dans ses nombreuses articles et entrevues, il marque de plus en plus le dépassement de la ghettoïsation et de l'isolement ethniques et culturels. Dans *La Fiancée promise*, Kattan fait raconter à son double d'antan sa difficulté initiale à s'intégrer et à travailler au dehors de la communauté juive, éminemment anglophone à l'époque. Ses ouvrages successifs et ses luttes pour le dialogue interculturel le voient ensuite laisser le statut précaire de l'errance et la menace de la dérive pour devenir graduellement

[...] un communicateur multimédiatique, chroniqueur littéraire aussi bien que journaliste de politique étrangère, patient prospecteur de l'interculture québéco-canadienne. Il fut à Montréal ce qu'il était déjà à Paris ou plus tôt à Bagdad : un voyageur du transculturel, soucieux de comprendre les rapports de l'Orient et de l'Occident et tout aussi bien ceux des groupes ethniques canadiens. (Allard 7)

Kattan pourrait être défini autrement comme un représentant d'exception de la « bâtardisation » de la culture, ce mot entendu dans le sens positif que Gérard Bouchard lui attribue. Il affirme en fait la nécessité de se libérer du cliché de la bâtardisation de la culture afin de prôner au contraire « une culture et pourquoi pas, un paradigme du bâtard »⁶ en tant qu'expression du pluriculturalisme contemporain. La définition que l'historien donne du « bâtard » colle à peu près à la figure de l'homme transculturel, de l'homme migrant, nomade. Il est celui qui :

[...] s'abreuvant à toutes les sources proches ou lointaines, mêlant et dissipant tous ses héritages, répudiant ses ancêtres réels, imaginaires et virtuels, il s'inventerait dans cette position originelle un destin original qu'il pourrait enfin tutoyer, dans l'insouciance des ruptures et des continuités. (Bouchard 182)

Kattan a fait de son infortune de migrant sa force et sa fortune (cf. Kattan, *La Fortune du passager*)⁷. Il vit désormais à l'aise dans les interstices, les contradictions, les dichotomies ainsi que la plupart des écrivains qui vivent la migration ou qui la choisissent. Son statut de québécois se définit donc de moins en moins dans un sens géoculturel, mais plutôt dans un sens transculturel. Il est tout à fait un québécois si l'on l'entend comme celui qui s'est mis à « parcourir le monde à visage découvert, sans la nécessité d'une mission, sans excuse pour son accent ou son comportement. Il est un Nord Américain, appartient à ses conditions au Canada, ne s'interroge plus sur son avenir mais sur la nature de celui-ci » (Kattan, *L'Écrivain migrant* 16).

Kattan est en d'autres termes un « caméléon » (Morris 173), qui est en fait le « nouvel avatar postmoderne de la subjectivité » (173) du troisième millénaire : une subjectivité qui repose sur le « taking place » au lieu de l'« having a place » (Imbert, « Cultural changes ... » 15). Bagdad, Paris, Montréal et toutes les villes qu'il a vécues sont autant d'espaces du développement de son identité sans frontières. Tous ces espaces ont en effet un pouvoir édenique. L'Éden postmoderne n'est donc

⁶ GNM 182.

⁷ Le titre du roman qui suit *La Fiancée promise* est significative du changement de perspective : *La Fortune du passager* est le roman emblème du passage de l'errance à la migration.

plus un jardin mais une route, « une trajectoire qui ouvre sur tous les horizons » (Morris 201). Monique LaRue dirait plutôt que Kattan est le parfait « navigateur » qui porte avec lui tous ses appartenances et ses ascendances en trouvant toujours des sources d'enrichissement et de plénitude: il est comme « ces explorateurs qui, comme tout artiste véritable, partent vers l'inconnu, pour trouver du nouveau, des nomades, qui ne s'abaissent pas à arpenter la terre et qui savent d'autant plus, maintenant que la planète entière est arpentée, que la terre est à tous » (LaRue 21-22). Il est vrai qu'il a choisi une terre en particulier, une ville, Montréal, mais dans cette ville il résume tous les autres et les fait vivre comme partie de son être, de son existence bougeant toujours entre territorialisations et déterritorialisations (Imbert, *Trajectoires...* 39) :

Toutes les villes que je visite et où je retourne sont des facettes de celle où j'ai choisi de vivre parce qu'elle intègre cette multiplicité. Ensemble, chacun de nous, hommes et femmes, nous circulons dans ces rues, les refaisant, les rafistolant, portant au cœur les paysages, les scènes d'autres maisons, d'autres rues, d'autres jardins.

Les murs tombent et nous sommes ici et ailleurs, ailleurs et ici.

(Kattan, *Les Villes de naissance* 112-113).

Liste d'œuvres citées

- Allard, Jacques. « Naïm Kattan ou la fortune du migrant ». *Voix et image* 9 : 1 (automne 1985) : 7-9.
- Bouchard, Gérard. *Genèse des nations et des cultures du Nouveau Monde*, Montréal : Boréal, 2001.
- Bouraoui, Hédi. *Émigrance*. Ottawa : Éditions du Vermillon, 1992.
- Dewing, Michael. *Le multiculturalisme canadien. La naissance (avant le 1971)* 15 septembre 2009. <<http://www2.parl.gc.ca/Content/LOP/ResearchPublications/prb0920-f.htm>>.
- Doubrovsky, Serge. *Autobiographiques : de Corneille à Sartre*. Paris : PUF, 1988.
- Imbert, Patrick. "Cultural Changes and Economic Liberalism in Canada and the Americas". Patrick Imbert (dir.) *Converging Disensus? Cultural transformation and corporate cultures. Canada and the Americas*. Ottawa: University of Ottawa and Research Chair, 2006.
- _____. *Trajectoires culturelles transaméricaines*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, 2004.
- Kattan, Naïm. *Adieu Babylone*. Montréal : La Presse, 1975.
- _____. « L'autre Amérique ».
- < <http://www.dutae.univ-arts.fr/biennale/biennale2001/04/042/02-kattan.html>>.
- _____. *La Fiancée promise*. Montréal: Hurtubise HMH, 1983.
- _____. *La Fortune du passager*. Montréal: Hurtubise HMH, 1989.
- _____. *La Mémoire et la promesse*. Montréal : Hurtubise HMH, 1978.
- _____. *L'Écrivain migrant. Essais sur des cités et des homes*. Montréal: Éditions Hurtubise HMH, 2001.
- _____. *Le réel et le théâtral*. Montréal : Hurtubise HMH, 1970.
- _____. *Les Villes de naissance*. Montréal : Leméac, 2001.
- LaRue, Monique. *L'arpenteur et le navigateur*. Montréal : Fides, 1996.
- _____. « Naïm Kattan ». *Québec Amérique*,
- < <http://www.quebec-amerique.com/auteur-details.php?id=258>>.
- Lebrun, Jean-Claude. « Hommage. Édouard Glissant : négritude, créolité, mondialité ». *L'Humanité*, 4 février 2011.
- <http://www.humanite.fr/03_02_2011-%C3%A9douard-glissant%E2%80%89n%C3%A9gritude-cr%C3%A9olité%C3%A9-mondialité%C3%A9-464298>.
- Morris, Julia. « Déséquilibres dynamisants et voyages vertigineux : le caméléon entre le home et l'Unheimlich ». Imbert, Patrick (dir.). *Les jardins des Amériques, Eden, home et maison. Le Canada et la société des SAVOIRS*. Ottawa : Université d'Ottawa, 2007 : 173-204.
- Recensement 2006. <<http://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/index-fra.cfm>>.
- Olivier, Germain-Thomas. « Les idées qui s'aiment ». Jacques Allard (dir.). *L'écrivain du passage*. Montréal : Blanc Silex / Hurtubise, 2002 :125-135.

- Royer, Jean. « J'ai choisi Montréal pour vivre en français'. La littérature québécoise porte une dimension de l'homme tel qu'il vit en Amérique ». *Le Devoir*, 25 avril 1981.
- Simard, Sylvain. « Naïm Kattan romancier : la Promesse du temps retrouvé ». *Voix et images* 11 : 1 (1985) : 33-44.
- Tournier, Michel. « Préface ». *Adieu Babylone*. Paris : Albin Michel, 2003.
- Vallée, Frank G. *Mosaïque verticale*.
<<http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/mosaïque-verticale>>.
- Vanasse, André. « Naïm Kattan, pilier du Conseil des Arts du Canada ». *Lettres Québécoises* 66. Été 1992 : 5-7.
- Van Schendel, Nicolas. « Un Québec francopoliphonique : la langue française parmi d'autres ». Côté, Jean-François, Cuccioletta, Donald, Lesemann, Frédéric, (dir.). *Le grand récit des Amériques. Polyphonie des identités dans le contexte de la continentalisation*. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 2001 : 149-162.